

A l'exposition

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 137

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249987>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

neveu de Tse-Hy, et gouverneur de Pé-Tché-Ly. Quelques heures plus tard ce mandarin est à Pékin et raconte tout à la douairière, qui met ses agents en campagne. Le soir même, Tse-Hy possède la certitude que Koang-Su, dans cette machination, n'est que l'inconscient organisateur d'un complot contre lui-même et la dynastie.

Femme des promptes décisions, elle s'assure quelques troupes, et, dans la nuit envahit les appartements privés de l'empereur. Le duel est



Le R. P. Jules Bayard
de la Société des Missions étrangères
massacré en Mandchourie.

court. Reproches véhéments de la mère adoptive. Négations de Koang-Su. Récit de Jong-Lou. Aveux forcés de l'impérial conspirateur. Quatorze eunuques, complices en l'affaire, viennent, entre des gardes, apprendre à Koang-Su le sort que lui réservaient ses prétendus amis, si la tentative eût réussi. L'efféminé potentat s'effondre. Traité d'incapable nigaud, d'indigne fils, de traître aux aïeux par Tse-Hy, superbe de colère et d'orgueil, l'infortuné Fils du ciel baisse la tête et acquiesce à tout. Il remet le sceau de l'empire à Sy-Tay-Heou et signe un décret qui l'institue régente (nuit du 21 au 22 septembre 1898).

Après la scène tragique, la répression sanglante : les quatorze eunuques sont décapités avant le jour. Tous les personnages du parti cités plus haut sont mandés au Palais ou arrêtés en ville. La plupart sont exécutés ; deux ou trois seulement obtiennent l'exil. Cependant grâce à un navire anglais, le chef principal de la faction, Kang-Yeou-Guy, peut s'échapper, ainsi que l'utopiste Liang-Tché-Tchao (1).

(1) Celui-ci, actuellement au Japon, écrit des articles aussi logiques que réactionnaires dans une revue du Nippon.

me de toute sa personne.

— Eh quoi ! s'écria-elle étonnée, vous voilà plume en main ?

Et quand on l'eut mise au courant de la vente décidée et prochaine, elle se montra vivement affligée. Était-ce possible ? Toutes ces toiles précieuses, tous ces instruments de musique, ces meubles de prix s'éparpilleraient dans Paris ! On allait mettre aux enchères ce piano merveilleux de Marie-Alice et cette harpe... et aussi cette chaise à porteur qui, d'une manière si originale, ornait l'entrée... Et encore cette statuette de Mignon, le luth en main !

Et mademoiselle Hedjer répétait :

— Mais ce n'est pas possible !

Elle s'imaginait des murailles, si richement garnies, dépouillées et nues. Comment, quelques jours allaient encore s'écouler, et tout ce luxueux appartement, orné avec tant de goût, serait en désarroi !

On ne verrait plus que des caisses, du désordre.

On devine l'émotion des Anglais après ces exécutions qui décimaient leurs fidèles. Devancés par la promptitude de Sy-Tay-Heou, ils n'avaient pu rien prévoir et presque rien sauver (2). Comme compensation, leurs journaux célébrèrent les martyrs de la Chine nouvelle et accablèrent l'impératrice de virulentes épithètes. On comprend l'exaspération de ce tapage devant l'effondrement du parti progressiste, fruit de plusieurs années d'intrigues et d'efforts très coûteux.



Le R. P. Edouard Agnius
De la Société des Missions étrangères
massacré en Mandchourie.

Depuis lors, la presse et le télégraphe anglais n'ont cessé de prétendre que Tse-Hy, hostile au progrès, menaçait les intérêts européens engagés en Chine. C'est une invite perpétuelle à aider les progressistes, amis des Anglais, à renverser la régente. Mais pour tromper l'univers, même serré dans les mailles des réseaux anglais, il ne suffit pas d'écrire au-dessous de chaque nouvelle vraie ou fausse la même note partielle « encore le mouvement réactionnaire qui s'accroît ». Qu'a fait Sy-Tay-Heou, depuis sa nouvelle régence ?

Ses décrets réactionnaires regardent surtout les Chinois. Ils rapportent les mesures trop radicales prises par Koang-Su pour les études, les examens, les rouages principaux de l'administration. Jose dire que la vieille douairière a raison contre ses détracteurs. Le progrès, pour une masse de 400 millions d'hommes, ne peut être un brusque saut dans l'inconnu de la veille. Rien ne se fera sous ce rapport en Chine avant la transformation de la langue, ce moule

(2) Sir Mac Donald obtint la promesse que Tchong-Yun-Hoan ne serait pas exécuté avec les autres. Tse-Hy tint sa promesse de ne pas décapiter ce vieillard, mais elle le fit étrangler sur le chemin de l'exil.

Les aspects, qu'elle avait tant aimés, parce que son jeune ami Yvan habitait ces chambres, seraient détruits pour toujours. On allait enlever les tapis, déclouer les tentures, porter le tout à la salle des ventes.

Elle en avait le cœur tout serré, la pauvre petite, et en quittant la comtesse de Ruloff et son fils elle murmura :

— Espoir !

Elle formait un projet : celui de sauver ses amis de la ruine.

Toute la nuit, elle rêva au moyen d'empêcher la vente du mobilier d'art ; elle voulait que ces merveilles fussent conservées. Elle avait trouvé, pensait-elle, et, au point du jour, elle se leva, gaie comme les alouettes et les bergamottes, qui, aussitôt éveillées, exécutent, en guise de prière, des trilles et des roulades. Elle passait ses bras au cou de M^{me} de Guinto, l'embrassait de tout son cœur, en s'écriant :

— Ma bonne, mon excellente amie, je sais maintenant ce que je vais faire.

essentiel du génie chinois. D'une part, elle donne aux lettrés un mode de penser totalement différent du nôtre ; d'autre part, à cause de sa difficulté, elle empêche la masse des Célestes, illettrés par nécessité, dans des rudiments très pauvres de connaissances générales. La sagesse est d'attendre, de tirer parti des éléments actuels, non pas de les supprimer.

Pour toutes les entreprises du progrès qui envahissent la Chine, la régente n'a rien changé. Elle a ouvert elle-même (31 décembre 1898) l'Université de Pékin, qui dit-on, a peu de chances de succès. Les chemins de fer se construisent ; les prérogatives de tous les étrangers sont augmentées ; beaucoup de ports nouveaux sont ouverts à la navigation et au commerce européen ; le Sy-Kiang et le Yang-Tsé sont déclarés accessibles aux vapeurs sur tout leur parcours navigable ; les douanes intérieures (Ly-Kin), si désagréables, sont réglementées ; on songe aux réformes des postes et de l'armée, etc. Mais, dans toute cette marche en avant, la douairière redoute les privilèges exclusifs ; elle préfère la politique de la *porte ouverte*, où l'on donne des passe-partout à tous les étrangers également. (A suivre.)

A l'Exposition

L'affluence à l'Exposition universelle est-elle aussi grande que les organisateurs de l'entreprise l'avaient calculé ? Déjà d'assez nombreuses constatations ont été faites qui semblent établir un déchet considérable. Par exemple, le nombre des entrées le dernier dimanche de juillet a été de 242,046 entrées payantes. Or, le dernier dimanche de juillet 1889, les entrées payantes s'étaient élevées à 246,955, soit près de 8,000 de plus qu'en 1900.

Le *Temps*, il est vrai, pose des observations et des conclusions tout à fait différentes.

Nous trouvons dit-il, les mêmes abaissements de chiffres d'entrées dans la fin de juillet, aux Expositions de 1878 et de 1889. En 1878, les 26 et 27 juillet donnent en chiffres ronds 41,000 et 38,000 entrées payantes contre 85,000 ces deux mêmes jours en 1889. Le 30 et le 31 juillet 1878, nous relevons 45,000 et 42,000 entrées payantes, contre 94,000 et 93,000 en 1889. Les derniers jours de juillet ne sont donc pas des jours de grandes entrées. La raison en apparaît aisément. Il fait toujours très chaud dans cette période ; cette année même, il a fait horriblement chaud. Les étrangers, venus à Paris pour l'Exposition, et les visiteurs des départements continuent bien à en-

Et dès qu'eut sonné l'heure, où elle pensait que son père était prêt à la recevoir, elle alla le trouver ; et tout de suite, elle vint l'embrasser sur le front.

Il aimait tendrement sa petite Alba, son unique enfant, et la jeune fille était heureuse, par de doux baisers, qui étaient toujours, là, sur ses lèvres, de pouvoir le remercier du souci, de la peine qu'il prenait pour elle, et de toutes ses générosités.

Elle était charmante dans le soleil matinal ; son teint clair était plus chaudement coloré que d'habitude ; ses yeux plus intenses de couleur et d'expression, parce que ses sentiments étaient profonds et sincères.

Plongé dans son courrier du matin, Constantin Hedjer feuilletait, l'un après l'autre, les nombreux journaux déposés sur sa table. Son binocle d'or sur le nez, il absorbait, par le menu, les questions de finance, négligeant et dédaignant les articles littéraires, les fantaisies inutiles. C'était toujours le bel homme, apparu à la fête

trer à l'Exposition, puisqu'ils se sont spécialement dérangés pour cela à date fixe ; mais le gros appoint des visiteurs parisiens manque. Le Parisien se dit : « Attendons que la chaleur cesse, j'aurai toujours le temps d'aller à l'Exposition avant sa fermeture. » Et il reste à l'ombre chez lui. C'est cependant un raisonnement qu'il ne faut pas pousser à l'extrême. L'exacte réalité oblige à constater que l'Exposition universelle a parcouru déjà la moitié de sa carrière. Dans quatre-vingt jours — on croit rêver ! — toutes ces merveilles accumulées vont se dissiper, s'évanouir. Adieu, la rue des Nations, fantasmagorique esplanade et le château-d'eau des Mille et une nuits ! L'administration est invariablement décidée à se conformer strictement au décret qui a réglé l'organisation de l'Exposition et servi de base à toutes les installations, locations de matériel et de matériaux, etc.

Le 5 novembre 1900, à onze heures du soir, ajoute notre confrère, un dernier coup de patin canot tiré du haut de la tour Eiffel annoncera que la toile tombe sur le dernier tableau de la prestigieuse féerie internationale. Il en fut de même, d'ailleurs, pour l'Exposition de 1889. Le 6 novembre 1889, à dix heures et demie du soir, l'Exposition fermait après avoir réalisé le chiffre de 370,354 entrées payantes. Les derniers visiteurs sortaient à peine du dernier guichet qu'ils pouvaient voir, en se retournant les domolisseurs à l'œuvre sur l'Esplanade, pour rendre la rue Saint-Dominique à la circulation, au quai d'Orsay pour rétablir le passage d'un bout à l'autre, au pont d'Iéna pour le rendre aussi au public. On vit aussi, ce soir là, le légendaire visiteur que toutes les expositions connaissent se présenter au guichet d'entrée principale, cinq minutes après la fermeture, insistant pour pénétrer, implorant, offrant de payer ce que l'on voudrait, s'efforçant d'émouvoir les gardiens impassibles, en leur donnant le chiffre des milliers de kilomètres qu'il avait franchis à grands frais pour arriver... en retard.

Il est donc sage de prévenir les gens qui se proposent d'aller visiter l'Exposition, de ne pas se mettre en retard.

Menus propos

Les ascenseurs au XVII^e siècle — Encore une invention dont le brevet est disputé à notre siècle. Vous croyez peut-être que les ascenseurs ont été imaginés par nos ingénieurs

donnée pour les petits incurables, le riche banquier, à la figure souriante, au nez droit comme celui d'un buste romain. Il méditait un lancement de la plus grande importance ; il se disait, à lui-même, le pour et le contre de ses chances, il raisonnait mentalement par arguments précis, clairs et sûrs.

Il se sentait lucide et fort, aussi eut-il un sourire de bon accueil pour sa fille. Il la trouvait jolie avec un beau regard éclairé de franchise :

— Comme te voilà matinale, mon enfant !

Je suis toujours heureux de te voir.

Elle répondit :

— Je suis encore plus matinale que vous ne le pensez. J'ai peu dormi. J'avais envie de vous parler ; mais vous étiez si absorbé par vos affaires de banque. Alors je suis descendue dans le parc Monceau, machinalement j'ai marché, marché droit devant moi, sans même m'apercevoir que j'essoufflais ma bonne madame de Guinto. C'était délicieux, un ciel matinal tout bleu et or, une paix. Et, moi aussi, j'ai réfléchi ;

modernes, pour permettre aux étages de grimper plus facilement les uns sur les autres dans nos vastes maisons de rapport ?

Eh bien ! vous vous trompez. L'ascenseur existait il y a plus de deux cents ans, sous Louis XIV. Voici ce qu'on peut lire, en effet, dans l'ouvrage intitulé : « Nouveaux mémoires de Dangeau, avec des notes autographes, curieuses et anecdotiques, ajoutées à ses mémoires par un courtisan de la même époque, » par Pierre-Edouard Lemontey.

« 5 mars 1691. — M. de Villayer mourut à Paris, il était doyen du conseil, et l'un des quarante de l'Académie française.

« C'est lui qui a inventé ces chaises volantes, qui, par des contre-poids, montent et descendent seules entre deux murs à l'étage qu'on veut, en s'asseyant dedans, par le seul poids du corps, et s'arrêtent où l'on veut. M. le Prince de (grand Condé) s'en est fort servi à Paris et à Chantilly. Mme la duchesse, sa belle-fille et fille du roi, en voulut avoir une même pour son entresol à Versailles. » et voulant y monter un soir, la machine manqua et s'arrêta à mi-chemin, en sorte qu'avant qu'on pût l'entendre et la secourir en rompant le mur, elle y demeura bien trois heures engagée. Cette aventure la corrigea de cette voiture et en a fait passer la mode. »

Madame la duchesse avait tort, évidemment, de désespérer de la science, mais à sa place, nous en aurions fait autant.

* * *

Bouée garde-manger. — Dans les naufrages, il y a des gens qui meurent noyés, mais il y en a aussi qui meurent de faim. Le problème ne consiste donc pas seulement à se soutenir sur l'eau, mais à se sustenter jusqu'à ce que le secours arrive.

C'est pourquoi l'on va expérimenter lundi à Blankenberghe, Belgique, une bouée pourvue de quatre cases, lesquelles renferment une provision de peptone et d'eau stérilisée suffisante pour nourrir un homme pendant quatre jours.

Les naufragés qui s'accrocheront à cet engin ne s'amuseront pas, évidemment, et manqueront de confortable ; mais ils auront plus de chances d'être sauvés.

* * *

Ceux qui ne chôment pas le dimanche.

Le vendredi porte malheur au dire de certaines gens. Et le dimanche donc !

Le roi Humbert a été tué un dimanche, mais déjà, le dimanche 17 mars 1878 et le dimanche 25 mars, 1893, il avait failli être assas-

j'ai combiné bien des choses ; j'ai décidé de mon avenir.

Il éloigna les journaux, et ouvrant de grands yeux :

— Tu as décidé de ton avenir ? C'est grave, ma chérie. Peut-on connaître cette importante décision ?

Elle se rapprocha de son père :

— Je crains d'être indiscret, mais je voudrais savoir si nous sommes bien riches, comme les gâtées dont vous me comblez, me le font penser !

Il se mit à rire, satisfait de cette question, qui dénotait qu'une qualité pratique venait de naître dans le cerveau d'Alba. Comme toutes celles qui n'ont jamais eu la peine de le gagner, il pensait que la fille ignorait le prix de ce que les hommes appellent, avec un dédain hypocrite, « le vil métal ». Et voilà qu'elle s'informait, au contraire, des précieuses ressources pécuniaires, qui donnent l'influence et le grand luxe, qui permettent les représentations, le mouvement, le bruit, tout ce qui met en relief un personnage. (La suite prochainement.)

siné. Le duc de Berry fut tué le dimanche 13 février 1820 ; le tsar Alexandre II périt victime d'une bombe le dimanche 13 mars 1881 ; le président Carnot fut poignardé par Caserio le dimanche 24 juin 1894 ; enfin, c'est encore un dimanche que M. Canovas fut assassiné en 1897.

Les régicides travailleraient donc le dimanche plus volontiers que les autres jours.

* * *

Les chiens illustrés. — Nous avons déjà dit quelque chose de Raspail, le digne animal au cou duquel à Paris, la Société protectrice des animaux vient d'attacher un collier d'honneur parce qu'il avait repêché dans la Seine nombre de nos semblables. Raspail a bien mérité de l'humanité ; mais il ne s'en doute pas. Il a suivi son instinct ; en décorant ce chien, la Société protectrice des animaux veut provoquer une noble émulation parmi les hommes.

Le chien tient une grande place dans notre existence. Rare sont les ennemis du chien ; on aurait pu croire que le roi Humbert ne raffolait pas des toutous. Un jour, furieux de voir que malgré ses avis officieux, les dames de la cour du Quirinal se teignaient les cheveux, il prit le griffon favori de la reine Marguerite, un superbe griffon blanc, et lui appliqua la teinture dont se servaient les dames d'honneur. Le pauvre griffon arriva tout noir devant la reine, dont on peut difficilement décrire la désolation. Mais comment faire disparaître ce noir ? On jugea qu'il valait mieux continuer à teindre tous les deux jours. La malheureuse bête n'y résista pas et mourut. Le roi Humbert très peiné d'avoir chagriné la reine, s'était servi du chien pour donner une leçon aux dames de sa cour, car, s'il avait causé la mort du chien, il avait du même coup tué la teinture des cheveux de ses dames d'honneur, puisqu'il avait démontré qu'il avait raison d'avoir peu de confiance en cet usage de la coquetterie féminine.

Fort heureusement les souverains entourent les chiens de plus d'affection que ne le faisait le roi d'Italie. La reine Victoria a fait construire pour ses chiens un vrai palais, et le plus choyé de tous est le fameux Marco, qui maintenant doit avoir onze ans et est, paraît-il, une rareté comme pelage et comme taille.

Le chien du tsar est une célébrité : Lofki — c'est son nom — fit partie, du reste, du voyage de son maître à Paris. Lofki n'abandonne jamais le tsar ; il couche à la porte de sa chambre comme il couchait à la porte du wagon impérial. Lofki est un superbe lévrier, avec lequel il vaut mieux se bien tenir que d'être en désaccord.

Raspail, qui vient d'obtenir la médaille d'honneur à son cou, a un impérial prédécesseur. Black, le chien du grand-duc Alexis, fut, en effet, il a y quelques années, investi, du collier d'honneur en récompense de six sauvetages dont l'un à Biarritz, faillit lui coûter la vie.

* * *

« Le temps est de l'argent », disent les Anglais ; le même axiome pourrait être employé pour les Américains. Car ils viennent d'établir un record étrange. Une fabrique du Nouveau-Monde, occupant un personnel de 600 ouvriers et confectionnant à la machine des bottines à bon marché, qu'elle écoule surtout au Canada, vient de faire une paire de chaussures en trente minutes, se décomposant ainsi : une minute et demie pour découper la peau, huit minutes pour la coudre, deux minutes et demie pour la mise en forme, neuf minutes et demie pour la semelle, enfin huit minutes pour poser des œillets, des lacets, — le « dernier coup de fion », comme l'on dit, — et l'emballage. Il reste à savoir combien l'on met de temps à user de semblables bottines (?).